

sait aucun regret à l'intolérance; Le projet de Montesquiou sauvait un peu plus l'honneur de la majorité, celui de Barvare remplissait mieux ses vues. Elle mit le premier en délibération et adopta l'autre par voie d'amendement. Vainement les orateurs de la droite firent entendre les vœux des provinces, les volontés des commettans, les réclamations des corporations, des communautés religieuses, qui toutes protestaient de leur attachement à leur institut; rien n'arrêta la majorité dans le cours de ses attentats, et le 13 février 1790, elle défendit, en proscrivant la profession religieuse, de se vouer par état à la pratique des conseils de l'Évangile.

« Ainsi, ajoute l'auteur, le parti de l'assemblée qui, par le nombre et par la violence, dominait toutes les discussions, et qui formaient des hommes tous dés-avoués par la religion catholique, délibérant sur une matière en dehors de sa compétence et au-dessus de ses attributions, contre le vœu presque unanime des provinces de qui les députés tenaient leurs pouvoirs, sans intelligence de la question agitée, contre les protestations des évêques de l'assemblée, des prêtres orthodoxes et de tous les nobles catholiques qui siégeaient à côté d'eux, malgré les réclamations des parties intéressées, sur des prétextes étrangers à la question et contraires à l'Église, adopta contre les ordres religieux un décret de suppression proposé par un calviniste. »

Voilà cependant les débats et le décret qu'on invoque contre la religion pour lui défendre de recueillir quelques chrétiens sous un même toit, dans une communauté de prières!

Ce décret faisait aux religieux qu'il frappait une position nouvelle et créait aux évêques de nouveaux devoirs que ceux-ci surent remplir. Un grand nombre d'entre eux publièrent alors des mandemens, soit pour protester contre les usurpateurs, soit pour consoler, encourager et pour éclairer les religieux dignes de leur profession, soit enfin pour menacer les apostats des anathèmes de l'Église, et prémunir les fidèles contre le scandale de leur conduite. Ces mandemens ou ces lettres pastorales, monuments honorables du zèle et de la science de leurs auteurs, excitèrent les colères de la faction, mais ils méritèrent les éloges du souverain pontife qui unit ses plaintes aux plaintes des évêques français.

A continuer.

LES ARTISANS CÉLÈBRES.

De tous les noms des bienfaiteurs de l'humanité qui méritent d'être offerts aux hommages et à la reconnaissance de la postérité, il n'en est aucun qui soit plus digne de cette distinction que celui d'Antoine-Augustin Parmentier, né dans la petite ville de Montdidier en 1737; pauvre enfant, privé de son père dès ses premières années, il fut élevé par sa mère, femme pleine de sens et d'un caractère supérieur à son état. Un vénérable curé, ami de ses parents et frappé de son intelligence peu commune, se chargea de lui enseigner les éléments de la langue latine. A seize ans, le jeune Augustin, impatient de se rendre utile à sa famille, qui était honorable, mais peu fortunée, entra chez un apothicaire de sa ville natale. L'année suivante, il se rendit à Paris, où l'appela un de ses parents qui exerçait la profession qu'il avait embrassée.

Bientôt s'ouvrit pour l'élève pharmacien une carrière digne de son ambition. La guerre de Hanovre ayant éclaté, Parmentier partit pour l'armée en 1757. L'habileté et le courage dévouement dont il fit preuve pendant l'affreuse épidémie qui décima si cruellement nos braves soldats, que le fer de l'ennemi n'avait pu vaincre, le firent promptement élever au grade de pharmacien en second. L'ardent et intrépide jeune homme ne s'exposait pas seulement dans les hôpitaux, il payait encore de sa personne sur les champs de bataille. Aussi fut-il fait cinq fois prisonnier, mésaventure qu'il se plaisait souvent à rappeler avec la gaieté qui lui était naturelle, en vantant l'habileté avec laquelle les hussards prussiens l'avaient plus d'une fois déshabillé: c'était, disait-il, les meilleurs valets de chambre qu'il eût jamais rencontrés.

Ce fut pendant une de ces captivités militaires que Parmentier conçut la première pensée du bienfait qui devait l'immortaliser. Assez rigoureusement détenu et réduit à la ration des prisonniers qu'on nourrissait de pommes de terre, au lieu de s'indigner, comme ses compagnons d'infortune, contre cet aliment nouveau pour eux, il se prit philosophiquement à réfléchir sur la nature et l'utilité du précieux tubercule, et se promit bien de ne pas l'oublier dès qu'il aurait recouvré sa liberté. Nous verrons s'il tint parole.

Lorsque la paix l'eut rendu à sa patrie, Parmentier vint à Paris (1763), où il suivit assidûment les cours de physique de l'abbé Nollet, ceux de chimie des frères Douelle et les herborisations de Bernard de Jussieu. Telle était son ardeur pour l'étude, qu'il s'imposait les plus dures privations afin de pouvoir acheter des livres ou payer ses leçons; et cependant il trouvait encore moyen de transmettre à sa mère quelques secours pécuniaires pour l'aider à subvenir à ses besoins. En 1766, il obtint au concours la place de pharmacien-adjoint à l'hôtel des Invalides. Dans ce nouveau poste, le zèle dont il fit preuve, son esprit vif, mais jamais satirique, le charme attaché à son naturel doux et aimant lui gagnèrent tous les cœurs; et se fit estimer des vieux soldats mutilés aussi bien que des bonnes sœurs chargées du service de l'hôpital. En 1769, il reçut, pour récompense de ses travaux, le brevet de pharmacien-major, qui le fixa définitivement aux Invalides.

Dès qu'il lui fut permis de goûter les douceurs du repos et de l'aisance, le souvenir de sa captivité en Allemagne et de la pomme de terre lui revint en mémoire. Cette plante, transportée du Pérou en Europe dès les premières années du XVIe siècle, avait d'abord été cultivée en Italie et en

Allemagne. Introduite en France par la Flandre, elle s'était propagée dans nos provinces du midi, dans le Limousin et l'Anjou, par les soins du grand Turgot; mais jusqu'alors la routine et l'ignorance avaient fait rejeter la culture de cet excellent végétal dans les autres parties du royaume. Suivant un préjugé populaire, cette plante était une espèce de poison, qui épuisait les terres auxquelles on la confiait, et qui développait chez ceux qui s'en nourrissaient, la lèpre et d'autres maladies hideuses. Ce furent ces préoccupations étroites et ridicules que Parmentier résolut d'attaquer avec courage et persévérance.

Il savait combien il est difficile de lutter contre la routine, mais est-il rien au monde qui puisse arrêter l'homme animé de la passion et du génie du bien? Parmentier comprit que, pour arriver à son but, il lui fallait une haute protection; cette protection, il la rencontra dans Louis XVI lui-même. Comme il se proposait, avant tout, de frapper l'imagination des Parisiens, il sollicita et obtint du monarque, pour l'essai qu'il méditait, cinquante arpents de la plaine des Sablons. Ces sables stériles furent labourés pour la première fois par les soins de Parmentier, qui leur confia la plante qu'il voulait réhabiliter. Enfin la floraison tant désirée parut. Émerveillé de son succès, Parmentier cueillit un bouquet de ces précieuses fleurs, et courut à Versailles le présenter au monarque. Louis XVI accepta l'offrande avec bienveillance, et, malgré les sourires moqueurs de quelques-uns des courtisans qui l'entouraient, il en para la boutonnière de son habit.

De ce moment la cause de la pomme de terre fut gagnée. Les grands seigneurs et les dames, qui jusqu'alors avaient beaucoup ri de ce qu'ils appelaient la folie du bonhomme, s'empressèrent d'imiter l'exemple de Louis XVI et d'adresser leurs félicitations au modeste philanthrope. Des gardes placés autour du champ excitaient la curiosité et l'avidité de la foule; mais ces gardes n'exerçaient leur surveillance que pendant le jour. Bientôt on vint annoncer à Parmentier que ses pommes de terre avaient été volées pendant la nuit. A cette nouvelle, il ne se sentit pas de joie, et récompensa largement celui qui la lui avait apportée. Il ne voyait dans le vol commis qu'un nouveau genre de succès. « Si l'on vole la pomme de terre, se dit-il, c'est qu'il n'existe plus de préjugé contre elle. » Peu de temps après, il donna un grand repas où, parmi les notabilités de l'époque, assistèrent Franklin et Lavoisier. Le tubercule de la plaine des Sablons, déguisé sous toutes les formes, y fournit seul la substance de tous les mets. Les liqueurs mêmes en étaient extraites. C'est ainsi que, grâce aux généreux efforts d'un seul homme, la France vit la pomme de terre se placer au premier rang parmi ses richesses agricoles. En acclimatant la pomme de terre parmi nous, Parmentier donna la santé et l'aisance à des milliers de malheureux destinés à mourir de faim et de misère pendant ces disettes affreuses qui, de loin en loin, ravageaient auparavant notre beau pays.

De 1783 à 1791, Parmentier se consacra à la publication de plusieurs ouvrages du plus grand mérite sur l'économie domestique et sur l'agriculture. Bientôt arrivèrent les mauvais jours de la révolution. Parmentier avait trop de sagesse, il était d'ailleurs trop occupé pour prendre part aux discussions orageuses que soulevait la politique. Son silence fut pris pour un désaveu des principes qui triomphaient alors. L'homme qui venait de rendre le service le plus signalé au peuple fut persécuté par ceux qui se disaient les amis du peuple. « Qu'on ne me parle pas de ce Parmentier, s'écriait un fougueux orateur de club; il ne nous ferait manger que des pommes de terre; c'est lui qui les a inventées. » Il fut donc mis au nombre des suspects, dépouillé de la modique pension qu'il tenait de la générosité de Louis XVI, et privé de son logement aux Invalides. Mais on ne tarda pas à avoir besoin de celui qu'on avait si outrageusement dédaigné. Quand l'Europe coalisée força la France à user de toutes ses ressources pour se sauver, on pensa à réorganiser le service pharmaceutique des hôpitaux militaires, et à améliorer le pain de nos soldats. Cette tâche difficile fut offerte à Parmentier, qui l'accepta avec enthousiasme et s'en acquitta avec un zèle au-dessus de tout éloge. Apprécié comme il le méritait, il fut successivement appelé au conseil de salubrité du département de la Seine, au conseil général des hospices civils; toutes les sociétés savantes lui envoyèrent des diplômes, et l'Institut national le reçut dans son sein.

Parmentier traversa l'époque glorieuse de l'empire, honoré de l'estime et de l'affection de tous les savants. En 1813, la douleur qu'il ressentit de la mort d'une sœur chérie, jointe au chagrin que lui causèrent les revers de nos armées, altérèrent considérablement sa santé. Son cœur s'affligea des maux dont l'approche des étrangers menaçait notre belle France. Il tomba dangereusement malade, et fut enlevé à l'humanité le 17 décembre. La France avait été envahie le 13.

Un savant distingué, Cadet de Cassicourt, fut chargé de prononcer l'éloge de Parmentier devant la Société de pharmacie. En racontant la vie si simple de cet homme de bien, il s'arrêta surtout aux deux grands bienfaits dans lesquels elle se résume presque tout entière: l'introduction de la pomme de terre et le sirop de raisin, ces deux productions de la nature qui, dans sa pensée charitable, devaient être le pain et le sucre du pauvre. A une époque ultérieure, le ministre François de Neufchâteau avait indiqué à la reconnaissance publique un monument impérissable et qui ne devait entraîner aucuns frais: il avait proposé de donner le nom de *parmentière* à la pomme de terre. La routine et l'ignorance ont refusé de sanctionner cette dénomination si juste, et qui aurait rappelé sans cesse celui qui a rendu la famine impossible en France.